

L'Escholier

Rédaction et administration :
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : 1.25-sous

NOTRE OPINION

Il ne se passe pas une semaine sans que les journaux ne servent, au sujet de la conscription, l'opinion de quelque grosse légume de la politique, du commerce ou de l'armée. Sans doute, il n'y a aucun mal à cela; mais il ne serait peut-être pas trop tôt qu'on connût aussi l'opinion de la jeunesse. Car, après tout, c'est elle, l'intéressée.

Je n'irai pas par quatre chemins. Les jeunes sont-ils, oui ou non, conscriptionnistes? Non, mille fois non. Les gens sensés ne s'en étonneront guère; mais il me semble voir la sainte indignation de tous les aspirants barons, de tous les officiers aux fourniments bien astiqués et vierges encore de la boue des tranchées. "Ah! s'écrient-ils, nous savions bien que vous seriez sourds à l'appel de la patrie; nous avons aujourd'hui la preuve de votre lâcheté, fils dégénérés, qui prétendez encore aimer la France".

Tout doux! Messieurs nos aînés. Vous parlez de patrie? Laquelle? Entendez-vous bien. L'Empire ou le Canada? Car, sachez que nous n'en avons qu'une, et c'est le dernier qui la représente. Et maintenant, si nous sommes d'accord sur ce point capital, osez-vous dire que le patriotisme canadien pousse à prendre les armes? Mais c'est tout le contraire. Ouvrez les yeux et les oreilles. Que lisez-vous? Qu'entendez-vous? Toujours la même plainte: nous avons besoin d'hommes pour les moissons, pour l'industrie, pour les munitions... il nous faudra en faire venir des Etats-Unis par une immense campagne de presse... les peuples belligérants se plaignent de la rareté des hommes, ils ont dû en ramener du front... etc... etc. Nous pourrions faire des volumes de tout ce qui a été écrit dans ce sens.

Mais à quoi bon? Vos yeux, vos oreilles sont bien fermés. Tout ce que vous pouvez entendre, c'est la voix intérieure qui vous parle d'honneurs et de gain.

* * *

La lâcheté, dont vous accusez la jeunesse, Messieurs, est facile à faire disparaître. En garçon charitable, je vous en indique les deux moyens:

1—Il vous faudra prouver que le Canada est en danger, parce que voisin des Etats-Unis.

2—Il vous faudra faire la promesse formelle que nous ne servirons pas en dehors du Canada.

Ceci me semble assez clair. Maintenant, inutile de venir nous ennuyer, si vous n'avez pas rempli ces conditions.

Et la France? Ah! si l'on savait tout ce qui se passe en nous, les jeunes, qui sommes restés si essentiellement français, mais dont la famille habite depuis plusieurs générations la terre canadienne... C'est une lutte continuelle entre la raison et nos sentiments. En apprenant que notre patrie intellectuelle souffre, que ses fils meurent en grand nombre, nous voudrions aller mourir glorieusement près d'eux; mais le devoir nous dit: Restez!... Restez sur ce sol que fécondèrent le sang et les sueurs de vos aïeux, restez là où sont vos morts afin de mieux entendre leur voix qui vous ordonne de ne pas laisser à vos fils un patrimoine amoindri.

Et bafoués, méprisés, méconnus, nous restons... et nous resterons.

Paul ARENE

P. S.—Cet article était écrit avant la ridicule décision du "Board of Trade".

P. A.

REMARQUES

La tournure plutôt vive que prend la polémique au sujet du C. O. T. C. nous oblige à faire quelques remarques. Comme vous avez pu voir par la lettre que nous publions, on reproche à la Rédaction certains écarts de plume qu'elle est loin d'approuver.

Il est peut-être bon de rappeler comment ce journal est rédigé. Tous les étudiants peuvent y écrire à condition de prendre la responsabilité de leurs articles. Aussi, on ne peut conclure, parce que certaines rudesses s'y trouvent, que nous les endossons.

Lorsque nous avons exprimé notre opinion dans le passé, ce fut toujours avec la plus grande modération; nous continuerons de faire de même. D'ailleurs, nous sommes d'avis que jamais les invectives n'ont profité à une bonne cause.

Nous espérons donc qu'à l'avenir tous nos collaborateurs sauront oublier leur adversaire, pour ne penser qu'à ses idées.

Seules, la déloyauté et la malhonnêteté exigent qu'on soit sévère. Or, ici, sur cette question de C. O. T. C., tous nous semblent de bonne foi. Les mots ne sont pu trahir la pensée, c'est tout.

Encore une fois, nous répétons que nos colonnes sont ouvertes à tous. La même bienveillance qui nous fit demander l'article intitulé "C. O. T. C." pour renseigner certains confrères, nous force à accepter les réponses qu'on lui fait. Mais, qu'on s'efforce d'éviter de regrettables méprises comme celle que nous déplorons aujourd'hui.

La REDACTION

GRANDE ASSEMBLEE ANTI-CONSCRIPTIONNISTE DES ETUDIANTS. — Les présidents des différentes facultés, sont priés de rencontrer les organisateurs à 6 heures, vendredi soir, dans la salle de l'Université.

TRES IMPORTANT

AU MONSIEUR QUI SE RENFERME DANS SA CHAMBRE POUR SE DURCIR LE VENTRE

Au vulgaire anonyme nous ne répondons pas, mais nous renseignerons les lecteurs de *L'Escholier* et nous lui dédions notre article. Ce Monsieur rend grâce au ciel, il est chez lui puisque le royaume des cieux est à eux.

Si nous avons fait de l'annonce, c'était pour faire connaître notre institution aux gens de bonne volonté, et non pour avoir dans nos rangs les lâches, les traîtres et ce monsieur qui se durcit le ventre dans sa chambre.

Honneur à ceux qui ont des galons, c'est le signe qu'ils ont du cœur, et qu'ils se sont distingués dans la défense ou l'organisation de la défense de la Patrie.

Nous profitons de l'occasion pour dire que notre œuvre est au-dessus des insultes et que les embusqués derrière un pseudonyme pourront ramper et salir le dévouement d'un certain nombre d'étudiants; nous travaillons pour la Patrie, et nous sommes au-dessus de tout cela.

L'administration du C. O. T. C.

ON NOUS ECRIT DU DEHORS

Montréal, 13 mars 1917

M. le directeur de *L'Escholier*,

Monsieur,

J'ai lu avec un intérêt passionné le dernier numéro de votre journal. Quand on entend partout des mots troublants que les rigueurs de la censure ou les exigences d'un loyalisme faux ne parviennent pas à étouffer complètement; quand on constate par ailleurs le silence inquiétant de nos "grands journaux", il y a lieu à plus que de l'étonnement. Aussi, est-ce avec une joie d'autant plus profonde qu'elle est plus rare qu'on lit l'expression de la vérité qui s'étale s'en demander pardon.

Le dernier numéro de *L'Escholier* procurait à ses lecteurs cette jouissance inaccoutumée. Je conçois aisément M. le Directeur, que l'organe des étudiants, à qui il faut la gaîté comme aux oiseaux des ailes, ne contienne pas, en temps ordinaire, que des articles d'intérêt général et d'un sérieux de revues savantes. Mais quand le silence et l'abstention deviennent trahison, il est consolant pour tous, même pour ceux qui ne sont pas étudiants, de constater qu'aujourd'hui comme autrefois les jeunes gens de notre université ne se laissent pas baïllonner et qu'il s'en trouve encore qui n'ont pas été victimes de l'enlèvement des clubs politiques.

Continuez donc, M. le Directeur, pour le service de la bonne cause cette campagne nécessaire. Vous mériterez ainsi de tous les vrais patriotes et vous démontrerez une fois de plus, que ceux qui

demain doivent diriger savent réaliser la gravité des situations, et en exerçant leur devoir, le rappeler à ceux que les inégalités sociales éloignent des constatations faciles et convaincantes.

Votre obligé,

Léopold BENOIT,
26, Blvd St-Joseph-Est, Montréal.

AU POLYTECHNIQUE

La sagesse n'a jamais été l'apanage de la gent écolière. Dame nature l'a fait naître joyeuse et le rire est ennemi du silence. Nos camarades du Polytechnique pas plus que les autres n'échappent à ce léger péché, si toutefois péché il y a. C'est pour cette raison que les élèves de la quarante-quatrième promotion sont suspendus depuis plusieurs jours.

Parler durant le cours, quel crime abominable! Aussi leur docte professeur, rempli d'une sainte indignation, quitta d'un pas majestueux, la salle et laissa à eux-mêmes des disciples aussi insoumis. *Le geste n'eut été que ridicule.* — Un professeur d'université dont la seule présence ne peut en imposer à ses élèves n'est pas là à sa place; et il doit s'avouer à lui-même sa nullité s'il ne peut pas même apercevoir ceux qui troublent l'ordre. — *Mais ce qui survint dans la suite fut encore plus idiot.* Le directeur pal de l'école entre alors en scène et lance son ultimatum. Quelques heures de sursis sont données aux coupables pour aller se dénoncer. A l'heure fixée, naturellement point de coupables à l'horizon. L'autorité entre alors en fureur et suspend tous les élèves de ce cours jusqu'à ce que les coupables se dénoncent ou plutôt, comme il l'espérait, soient dénoncés. C'est depuis ce jour que vous voyez ces pauvres suspendus errer à l'aventure, pleurant de si douces heures passées en si douce compagnie.

Si vous le permettez, Monsieur le Directeur, nous aurons l'audace de faire ces simples remarques, au nom de ceux qui ont encouru votre courroux.

Vos élèves sont dans une université libre, et non pas au petit séminaire. Toute la classe s'avoue coupable. En vous acharnant à trouver quelques boues émissaires pour les charger des péchés de la communauté, ce n'est pas à rendre justice que vous cherchez mais à contenir votre orgueilleuse autocratie. Et de plus vous employez des moyens indignes et ridicules. Indignes d'abord: vous vous servez de menaces et d'intimidation pour faire faire à vos élèves un acte que l'honneur réprouve: dénoncer leur confrère. Ridicules surtout; la peine doit être proportionnée à la faute. Et un désordre même continu ne justifierait pas la suspension de vingt-six élèves et la perte de temps qu'elle entraîne pour eux tous.

Peut-être l'unique moyen à prendre pour éviter tout désordre à l'avenir serait-il de traiter vos élèves en hommes libres et non pas en collégiens.

Chi LOSA